Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 67 (1970)
Heft: 4

Rubrik: La page de la femme ; Variétés

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faites pendant des années dans plusieurs laboratoires. Cette explication comporte deux parties. D'abord nous désirons expliquer comment opère la résistance — le mécanisme de la résistance. En second lieu, nous désirons expliquer comment s'hérite la résistance — la base génétique de chaque mécanisme.

(A suivre.)

LA PAGE DE LA FEMME

ACARIOSE

Une Dadant peuplée d'abeilles noires restait faible malgré le nourrissement d'automne et de printemps. Elle prenait le sirop de sucre, mais, contrairement aux autres ruches elle absorbait difficilement le candi, posé sur le trou de nourrissement et recouvert d'une boîte métallique.

En mai, malgré son peu d'activité, elle donna un bel essaim, lequel fut logé dans une ruche large et longue comme une Dadant mais haute seulement de 30 centimètres. Les cadres du corps de ruche étaient hauts de 26 centimètres.

Après cet essaimage, la ruche mère se développa rapidement, devint normale, vigoureuse et douée d'un solide appétit.

Ceci fut attribué au renouvellement de la reine.

L'essaim copieusement nourri ne profita pas, le sirop de sucre ne lui donnait qu'un faible regain d'activité. Il était lui aussi presque incapable de prendre le candi. Il construisait lentement quoique régulièrement ses bâtisses.

Après un hivernage très soigneux la ruchée se trouva toujours faible au printemps suivant.

Les abeilles volaient normalement. Il n'y avait devant la ruche qu'un nombre restreint de mortes, ni plus ni moins qu'aux autres ruches.

Elles ne présentaient aucun signe de dysenterie.

Il y avait assez de couvain d'ouvrières, bien compact, il y avait peu de gardiennes et aucun bourdon ne fut vu passant le trou de vol. Elle ne semblait pas en garder.

Elle ne présenta jamais d'humidité intérieure.

Elle végéta tout l'été, malgré les soins et les recherches dont elle fut l'objet.

Elle fut nourrie convenablement pour l'hiver et munie de candi.

Fin octobre, à l'une des dernières sorties possibles il y avait, à la

fin du jour, quelques abeilles rampantes sur le sol aux pieds de la ruche, sur les brins d'herbe. Acariose probable.

Le froid se mit à sévir brusquement. Mieux valait attendre quoiqu'il y ait peu de chances de la retrouver en vie aux beaux jours.

Fin janvier, les abeilles furent retrouvées mortes *sous* leurs provisions, ce qui confirmait la présomption d'acariose. Le candi était intact.

Elles avaient du pollen et trois décimètres carrés environ de couvain operculé encore frais. Elles étaient donc mortes depuis peu.

Les cadres, les parois intérieures et l'entrée de la ruche n'étaient pas souillés de déjections, ni les abeilles. Il n'y avait que quelques rares déjections brunâtres au milieu du plafond de la ruche.

Elle n'avait pas été pillée.

QUELQUES REMARQUES SONT A FAIRE

Les dimensions de la ruche empêchaient-elles les abeilles de se grouper suffisamment en grappe et auraient-elles provoqué la maladie ? Pourtant, en général, les mouches à miel se débrouillent parfaitement n'importe où on les loge.

La ruche mère présentant les mêmes défauts que ses filles et ayant prospéré après l'essaimage, se peut-il qu'une ruchée très légèrement atteinte d'acariose envoie tout bonnement « les malades ailleurs » en jetant un essaim qui l'assainit ?

Une ruche acariosée peut-elle vivre deux ans environ, quand l'apiculteur la nourrit suffisamment en temps voulu, sans que la maladie soit tout de suite apparente ?

L'acariose peut-elle se trouver masquée un certain temps par la réunion d'une ruche d'apparence saine à une autre plus forte ?

Si au cours de la belle saison, les abeilles atteintes peuvent tout de même s'envoler peut-être périssent-elles dans la campagne, ce qui fait qu'on ne trouve devant la ruche qu'un nombre très petit de mortes, mais explique que la ruche reste faible.

Le fait de ne pas absorber, ou très peu, la nourriture solide est-il une présomption d'acariose ? Les abeilles malades ne peuvent-elles prendre que de la nourriture liquide, leurs trachées étant obstruées par les acares ?

Peut-être y a-t-il des ruches peu atteintes où le mal empire subitement à l'entrée de l'hiver et que l'on trouvent péries au printemps sans en déceler la cause réelle. En effet, si la ruche a été pillée, tout laisse souvent croire qu'elle est morte de faim. Si elle n'a pas été pillée ne suppose-t-on pas que le froid a empêché les abeilles de se déplacer jusqu'à leur nourriture et qu'elles sont aussi mortes de faim.

Le fait d'avoir trop souvent son rucher éloigné de chez soi ne donne pas la possibilités de toujours bien voir ce qui se passe ni,

hélas le temps de faire des recherches approfondies, ce qui est bien dommage.

L'acariose est une maladie pour laquelle il existe des traitements quant elle se déclare nettement, mais, comme pour toutes les maladies, les causes initiales restent complexes, varient d'un individu à l'autre et les antécédents jouent peut-être un grand rôle.

Mme Geneviève Konrad, Lyon.

RÉD. — *Aux quelques remarques de notre correspondante de Lyon qui paraissent devoir susciter des réponses, nous nous résumons comme suit :*

Nous ne pensons pas que les dimensions de la ruche puissent provoquer l'acariose et à notre connaissance, ce fait n'a pas été démontré.

Si le pourcentage des abeilles acariosées est restreint, la colonie peut se maintenir deux ans. La saison critique est l'hiver qui permet aux acares de contaminer les abeilles groupées à la grappe. Dès que ces dernières peuvent sortir, le danger diminue et c'est la raison pour laquelle cette maladie est plus apparente au printemps spécialement.

Il y a des circonstances favorisant et d'autres freinant la propagation de la maladie. L'usage de « FOLBEX », dès que l'on possède la certitude qu'il s'agit bien de l'acariose (analyse à faire) donne dans notre pays d'excellents résultats et c'est au surplus une obligation de traiter les colonies malades, obligation prévue par la loi.

Le fait qu'une colonie n'absorbe pas la nourriture solide mise à sa disposition, laisse supposer un manque d'énergie, de vitalité dû à la faiblesse de cette colonie ou à la maladie. En ce qui concerne l'acariose comme du reste pour toutes les maladies, l'être atteint redoute l'effort d'où la préférence de l'abeille pour la nourriture liquide.

On sait aussi qu'il existe des maladies de l'abeille dites « peu connues ». Une colonie atteinte de septicémie, de rickettsiose par exemple, donne aussi les mêmes signes de maladie que l'acariose (abeilles traînantes ne pouvant s'envoler), et n'est pas pour autant acariosée. Le remède souverain n'existant pas encore, il reste donc encore beaucoup de « pain sur la planche » pour les scientifiques et les apiculteurs.

Variétés

L'ABEILLE ET LES HIÉROGLYPHES

Les hiéroglyphes, signes servant aux Egyptiens de l'Antiquité à

écrire les mots de leur langue, comprenaient parmi leur nombre imposant de 600 à 700 environ, une abeille.

C'était au moyen de ciseaux ou de joncs, sur le bois, le calcaire, l'argile, la pierre ou sur le papyrus que les hiéroglyphes étaient reproduits. Trois mille ans avant J.-C., cette écriture figurait déjà sur les monuments égyptiens.

L'abeille, dans ces lointaines époques des hiéroglyphes, était le signe de la royauté en Haute-Egypte et en Basse-Egypte.

C'est au savant explorateur français Champollion que nous devons le déchiffrage des hiéroglyphes en 1822.

La fin de l'utilisation des hiéroglyphes se situe peu avant l'arrivée de l'ère chrétienne.

LA POLLUTION, FLÉAU DU XXe SIÈCLE

Partout, dans le monde, un cri d'alarme est lancé : non seulement la santé mais la vie même de l'homme se trouve être menacée s'il ne met fin aux dommages de plus en plus irréparables qu'il cause à la nature. Que sont devenus nos cours d'eau ? Trop souvent des égouts à ciel ouvert, des dépotoires d'ordures ménagères et de déchets d'abattoirs. Que dire de notre atmosphère ? Elle aussi est gravement polluée car chaque jour il s'y déverse des quantités impressionnantes de gaz toxiques provenant des foyers industriels

et domestiques, des échappements des véhicules automobiles, sans compter les polluants spécifiques liés aux fabrications des industries sidérurgiques et chimiques ! Les mers sont elles-mêmes menacées par le mazout que les pétroliers y déversent soit accidentellement, soit lors du dégazage bien que cela soit interdit, par les déchets radio-actifs provenant des centrales nucléaires dont il faut bien se débarrasser quelque part.

La biosphère, cette couche de vie qui entoure la Terre, n'échappe pas elle non plus à cette dégradation. L'usage abusif des insecticides et fongicides provoque l'accumulation de ces produits toxiques dans les tissus végétaux et animaux dont l'homme fait sa nourriture. Que dire des hormones que des éleveurs, plus soucieux de leur porte-monnaie que de la santé publique, utilisent pour activer la croissance de leurs animaux. Les aliments des êtres humains sont donc eux aussi pollués, bien plus, ils sont complètement dénaturés à tel point que l'on peut se demander ce qui est encore « naturel ». L'homme mange du pain blanc qui n'a plus aucunes vitamines celles-ci faisant partie du son impitoyablement éliminé, il consomme du sucre raffiné qui ne contient plus aucuns sels minéraux, des huiles purifiées à l'extrême par chauffage et filtration, que sais-je encore ! Actuellement, on reconnaît l'erreur commise mais comme l'homme ne veut pas perdre ses habitudes il faut alors ajouter à nos produits alimentaires les vitamines, les oligoéléments, les sels minéraux qui ont été enlevés et ceci sous forme de produits de synthèse au grand profit, il va sans dire, de l'industrie chimique.

Et voilà où nous en sommes. Aussi, il ne faut pas s'étonner si devant cette pollution alarmante de la nature qui est la honte de notre siècle, on s'inquiète et l'on cherche à réparer le mal commis. C'est pourquoi, l'année 1970 sous l'initiative de l'UNESCO, a été placée sous le signe de la nature. La plupart des gouvernements cantonaux ont pris des mesures en vue de lutter contre la pollution, mesures qui font également appel à la collaboration de la population et des enfants des écoles.

Nous devons comme apiculteur, c'est-à-dire ami et protecteur de la nature, nous associer à ces actions en payant de notre personne. Il faudrait que chaque société d'apiculture entreprenne, au cours de cette année, une action de sauvegarde : plantation d'arbres, nettoyage de cours d'eau et de forêts, assainissement des rives de nos lacs, lutte contre la pollution en général par l'information et l'éducation des jeunes et des moins jeunes, car c'est de la somme des petits efforts que nous viendra le salut !

Paul Zimmermann.

LES ENNEMIS DES ABEILLES
UN DRÔLE D'ANIMAL

Il s'agit d'un ours nocturne, appelé aussi dévoreur de miel, appartenant à un groupe de petits carnassiers de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale.

Grimpeur remarquable dû à son agilité, se déplaçant la nuit, cet être a été décrit par Brehm comme un extraordinaire mélange d'habitudes propres aux ours, aux chiens, aux singes et aux chats

Photo H. Wanzenried

sauvages. Il se nourrit d'oiseaux, d'œufs, d'insectes, de fruits, de feuilles et de champignons. A une grande préférence pour le miel. La langue très étroite, longue de 15 cm., lui permet de s'approprier le miel des essaims d'abeilles sauvages.

Tout jeune, il s'apprivoise facilement et reste doux et familier.